

**Le Sacré-Coeur de Montmartre,
révélateur de quelques aspects de l'esthétique et de la personnalité de Léon Bloy.**
Colloque organisé par Michel Arveiller le 18, 19 et 20 février 1994, en Sorbonne>.

Les jugements de Léon Bloy sur l'architecture de la basilique de Montmartre, sur quelques artistes qui ont contribué _ son décor et sur l'art dit de Saint-Sulpice permettent de mieux connaître celui qu'un chapelain a appelé, "le bon molosse du Sacré-Coeur" (n).

La présente contribution sur les rapports de Léon Bloy et l'art du Sacré-Coeur reprend et développe les remarques faites à la fois dans un article et un ouvrage. L'article présente du point de vue de l'écrivain l'ensemble des liens religieux et littéraires qui l'unissent au sanctuaire montmartrois et à la spiritualité du coeur du Christ. Il démontre la place importante qu'ils ont tenu dans sa vie et dans son oeuvre. L'ouvrage mentionne dans le cadre d'une histoire générale de la basilique du Sacré-Coeur et de la contestation qu'elle a rencontrée et rencontre toujours les jugements de son turbulent voisin parmi des centaines recueillis sur le sujet.

Léon Bloy confie à son journal deux jugements sur l'architecture de l'église près de laquelle il habite. En 1908, il est très élogieux :

" Pour la première fois, ascension au dôme de notre basilique. Eh ! bien, j'ignorais le Sacré-Coeur. C'est un monument très beau qui atteste une magnifique puissance chez le constructeur. Je ne m'en doutais certes pas. C'est étourdissant et ceux-là_ seuls qui ont fait cette ascension peuvent s'en rendre compte. La médiocrité architecturale du Sacré-Coeur est un lieu commun aussi bête que tous les autres".

Pourtant un ultime voyage à Périgueux en 1911 lui fait regarder après coup sans aménité, sa " chère basilique " :

" Périgueux. Il ne fait pas bon revoir, à soixante-quatre ans, les choses qu'on aime ou qu'on admira dans l'enfance. Sans doute, il y a Saint-Front, la fameuse cathédrale romano-byzantine vénérée par les archéologues du monde entier, dont la beauté, colossale, tonne mes compagnons et moi-même. Mais ce n'est pas la cathédrale aux vieilles pierres d'autrefois, ma cathédrale, et la restauration, quelque pieuse et attentive qu'elle ait ,t,, en a fait une chose nouvelle qui déconcerte mes souvenirs. Cependant elle me force de penser à la basilique de Montmartre qui n'est qu'une complication fâcheuse du même type et que le rapprochement écrase".

Comment interpréter ensemble ces deux jugements ? Léon Bloy a-t-il oublié en 1911 ce qu'il a expérimenté et écrit en 1908 ? Des bloyens avertis résoudre certainement le problème. Pour nous il manifeste d'une façon paroxystique et presque caricaturale le caractère « kitsch » du Sacré-Coeur qui réjouit les uns et dégoûte les autres. Une personne a pu ressentir les deux sentiments contradictoires ! Depuis bientôt cent ans que ses coupes et son campanile se dressent dans le panorama parisien le consensus n'est toujours pas établi pour l'admirer ou décider de le détruire. L'oeuvre de Paul Abadie et de ses successeurs tant restaurateurs à Saint-Front que constructeurs au Sacré-Coeur est toujours en examen. Léon Bloy qui juge les jugements esthétiques de son temps, ici en matière d'architecture, se les approprie malgré, tout dans leur diversité, selon son tempérament de contestataire systématique et cependant selon les opportunités.

Le rapprochement de Léon Bloy et du Sacré-Coeur à propos de la sculpture fait apparaître trois noms : Henri Chapu, François Sicard et Manuela, duchesse d'Uzès, trois sculpteurs englobés dans un jugement négatif de la statuaire de l'édifice.

Henri Chapu a réalisé, en 1875 avec le graveur Alphée Dubois la médaille commémorative du Voeu national au Coeur de Jésus, reproduite ensuite par une maison de Saint-Sulpice. Il est célèbre pour une Jeanne d'Arc écoutant ses voix dont une reproduction est sur le chemin de Léon Bloy lors de son voyage en 1899 au Danemark et d'une escapade en Prusse dans "une sorte de couvent de femmes" :

"Inutile de dire que, bravant tous les opprobres, nous nous abstenons de verser la moindre obole, l'horreur d'une offrande au diable, entre les mains d'un petit nègre agenouillé, sur le tronc, étant trop maladroitement rappelée par une réduction en plâtre ou grasse de brebis de la Jeanne d'Arc de Chapu, réduction et oeuvre dont je n'entreprendrais pas d'estimer l'ignominie".

Laissons la question de la reproduction de masse pour plus tard. Remarquons que Léon Bloy ostensiblement mentionne l'oeuvre comme telle. Il la connaît par ailleurs.

L'installation en 1908 du Saint-Michel de François Sicard sur le chevet du Sacré-Coeur qu'il aperçoit depuis sa maison fait réagir Léon Bloy :

"Inauguration d'une fort laide statue de saint Michel, en métal doré, sur la façade de l'abside du Sacré-Coeur".

Pas plus que François Sicard dont on peut surtout admirer les oeuvres à Tours, la duchesse d'Uzès ne doit trouver grâce à ses yeux. Déjà il stigmatise son manque de générosité, puisqu'il s'est adressé à elle en vain en 1895. Mais de plus sous le nom de Manuela elle est sculpteur. Elle a fait don à la Basilique d'une statue de saint Hubert qui est installée dans la crypte et que Léon Bloy a certainement vue.

Sur ces artistes et leurs oeuvres il porte en 1908 un jugement négatif :

« Toutes les statues qu'on voit [au Sacré-Coeur] sont, d'ailleurs, d'une bêtise et d'une hideur de bonne presse qui dépasse l'imagination. Gaspillage affreux du Sang du Pauvre ! »

La référence au milieu catholique ne doit pas donner le change. La statue du chevalier de La Barre due à Armand Bloch et dressée par la Libre Pensée en 1905 devant le sanctuaire national bénéficie aussi des foudres de Léon Bloy :

"La Basilique ayant fermé, ses portes et la Butte étant suffisamment approvisionnée de soldats, les manifestants doivent se borner à défiler pleureusement devant une sottise image du chevalier de La Barre..."

Il en va de même d'Auguste Rodin, ce « plâtrier » « qu'on finira pas enfermer ». Il ne trouve pas grâce aux yeux de l'écrivain :

« Rodin ! le faux génie, adoré, - prenez-y garde - de tout le monde et de l'atelier de qui je suis sorti comblé d'ennui et même légèrement pénétré d'horreur ! »

Ou bien encore :

« Le comble de la finesse pour obtenir une immolation immédiate eut été ...l'aveu d'une admiration médiocre pour la statue de Rodin ... ce prodige de hideur et de déraison [il s'agit du Balzac]) ».

L'ensemble de la production sculpturale de son temps est ainsi, semble-t-il, rejetée par Léon Bloy hormis celle de Frédéric Brou, son ami et certainement quelques autres. Cela laisse rêveur. Emile Zola, le « crétin des Pyrénées » se contente de critiquer les sculptures du Sacré-Coeur. Il prend parti violemment pour un sculpteur athée à qui l'archevêque de Paris refuse un ange trop humain « éperdu d'infini » au profit d'un ange correct ... « à la tête pensive, exprimant l'extase naïve que la tradition impose ». Que révèlent les jugements de Léon Bloy sur ces sculptures : la valeur des oeuvres ou le besoin chez lui de susciter une envie chez ses contemporains d'une attitude « d'immolation » à son égard, d'un rejet social qui le conforterait dans sa vocation ?

Léon Bloy pose un intéressant problème à propos de la statuaire et de l'architecture du Sacré-Coeur :

"Incompatibilité absolue de cet ornement dérisoire [le Saint-Michel de Sicard] avec le style du monument ».

Ce jugement montre que Léon Bloy fait sienne la théorie classique de son temps des styles et de leur unité. La question est de savoir si la production du XIXe siècle ne constitue pas, au-delà de ses citations des styles historiques, un style propre dont notre auteur n'aurait peut-être pas en permanence perçu l'originalité ?

Le rapprochement entre Léon Bloy et le Sacré-Coeur fait apparaître deux noms de peintres : Emile Hirsch et Georges Rouault. En effet le premier est un peintre-verrier dont le second a été l'élève. Il en a hérité, les fameux contours noirs de ses figures. Or Emile Hirsch donna des vitraux pour la chapelle provisoire du pèlerinage et pour l'église actuelle, mais ces vitraux ont été détruits en 1944. Son oeuvre vient de faire l'objet d'une étude non encore publiée. A Paris, Saint-Séverin possède quatorze vitraux de lui. L'admiration que Rouault porte à l'oeuvre de Bloy facilita certainement celle du "vieux de la montagne" pour celui qui était devenu également l'élève de Gustave Moreau. Des vitraux et des mosaïques du Sacré-Coeur Léon Bloy ne dit rien à notre connaissance. A travers ce silence approuve-t-il les peintres qui en ont fourni les cartons ?

A propos de la reproduction de la statue de Chapu qu'il croise en Prusse, à propos des images de piété en grand ou en petit format, Léon Bloy soulève sans vraiment la traiter la question de la diffusion de masse des oeuvres d'art et de leur qualité. Il décrit les "profanantes effigies" :

"Un Jésus glorieux, en robe de brocart pourpré, entr'ouvrant, avec une céleste modestie, son sein, et dévoilant, du bout des doigts, à une visitandine enfarinée d'extase un énorme coeur d'or couronné, d'épines et rutilant comme une cuirasse ».

Là encore Bloy est d'accord avec Zola qui « souffrait de cette poitrine ouverte et saignante de Jésus, du coeur énorme que la Sainte avait vu battre au fond de la plaie, pour le rendre ensuite tout gonflé, et brûlant d'amour ».

N'y a-t-il pas là un consensus d'intellectuels ? Les lithographies religieuses ou non de l'époque ont été vilipendées par eux pour leur qualité. Mais n'y avait-il pas dans l'art de Saint-Sulpice comme dans celui de la Manufacture de Saint-Etienne un effort fait pour établir à travers ce procédé, certes bien imparfait, un contact entre le grand nombre et certaines oeuvres qui lui convenaient ? André Salmon dans *la Nègresse du Sacré-Coeur* en 1921 décèle quelques éléments positifs dans ces productions.

Les jugements de Léon Bloy sur l'art du Sacré-Coeur permettent d'abord de connaître un peu mieux ce monument, ceux qui l'on voulu et décoré, de préciser ensuite la vision esthétique de leur auteur, mais surtout et enfin de sentir celui qui les portent : un être plein de contradictions qui voudrait être apprécié et aimé davantage par ses frères en humanité. Près d'un siècle plus tard nous espérons répondre à son désir en parlant de lui, même si nous ne partageons pas toutes ses analyses.

N. Nom que l'abbé Henri Mailloc (1874 - « mort à son poste le 23. IV. 1916) donne à Léon Bloy dans un mot d'excuse. Ce chapelain du Sacré-Coeur de 1903 à 1909 écrit : « Cher Monsieur et ami, je regrette bien

sincèrement de ne pouvoir me rendre à votre si aimable invitation, mais le surmenage de ce mois de juin m'a fatigué et aujourd'hui je me « drogue » pour pouvoir aller jusqu'à la fin de la Neuvaine du Sacré-Coeur sans trop de dommage. Je ne paraîtrai même pas à la Basilique cet après-midi. Croyez que je déplore ce contretemps car la compagnie du bon "Molosse" du Sacré-Cœur m'est agréable. »